

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

27^e ANNÉE.

N° 23

1^{er} DÉCEMBRE 1884.

AVIS. Prière à nos lecteurs de se réabonner par un mandat-poste à l'ordre de M. Leymarie, ils faciliteront l'expédition des écritures. L'abonnement continue, sauf avis contraire, et l'année commencée est due entière. Les bureaux de poste prennent les abonnements sans augmentation de prix.

ÉTUDES SUR LE SPIRITISME

PREMIÈRE ÉTUDE

Ce qu'il y a dans le spiritisme.

III

Qui n'a entendu dire et répéter autour de soi que les manifestations spirites sont impossibles, absurdes, incroyables, et cela, par des gens qui se croient sérieux, dépourvus de préjugés et amis des lumières? Ils n'ont rien examiné, et ne veulent rien entendre, repoussant avec dédain les témoignages des personnes qui leur disent qu'ayant vu et expérimenté avec soin, elles sont en situation de leur garantir la réalité de ces phénomènes. Sans doute, ces gens, qui nient ainsi sans avoir examiné, ne sont sérieux que dans leurs affaires d'intérêt et ne veulent le progrès des lumières qu'à condition de ne lui faire aucun sacrifice. On les trouve en grand nombre dans les foules humaines. Les hommes de nos jours, uniquement préoccupés de leurs plaisirs ou de leurs affaires et absorbés, la plupart, par les luttes pour l'existence, n'ont pas été élevés à aimer la vérité pour elle-même. bercés de fictions par les religions du passé, nourris de mensonges par la littérature et le théâtre, ils trouvent commode de laisser le domaine des idées et la recherche du vrai aux per-

(1) Voir le préambule dans la *Revue* du 15 octobre 1884.

sonnages officiels ayant qualité, les uns, pour les instruire, ou les édifier, les autres pour les guérir ou les gouverner. Jadis c'était le prêtre qui les dirigeait et qu'ils chargeaient de leur salut; maintenant que la science a remplacé, comme ils disent, la religion, et qu'ils s'inquiètent fort peu de la vie future, c'est le médecin et « le savant » qu'ils consultent pour apprendre d'eux ce qu'ils doivent faire, et ce qu'ils doivent croire sur le temporel et le spirituel. Il en résulte que ce pauvre spirituel est fort négligé, car nos médecins, à l'opposé des anciens thérapeutes qui traitaient du corps et de l'âme, nos médecins sont instruits à ne s'occuper que du corps, et les hommes que de nos jours on désigne par le titre de « savants » sont à peu près tous des spécialistes dans les sciences physiques et naturelles. Ces hommes, quand ils sont dignes de leur réputation, sont sans doute fort compétents, chacun dans sa partie, les uns, comme chimistes, les autres, comme ingénieurs et géomètres, ou bien comme anatomistes et chirurgiens, comme physiologistes et praticiens dans telle ou telle partie de l'art médical, dans telle spécialité scientifique ou industrielle; mais, avec les nécessités actuelles de l'existence et la lutte quotidienne pour faire son chemin ou sa fortune, — leur unique but à tous! — que voulez-vous que sache un spécialiste en dehors de sa partie? peu de choses, s'il ne sait que ce qu'on lui a enseigné au collège. L'enseignement donné au collège, en vue du baccalauréat, ne laisse dans l'esprit du jeune homme qu'un amas de faits et de notions qui ont surchargé sa mémoire sans lui apprendre à penser. Pour mettre de l'ordre dans ce chaos, il lui faudrait « refaire son entendement ». Bien peu en ont le temps et en ont pris la peine. Celui qui ne l'a pas fait ne sera jamais qu'un perroquet ou un spécialiste. Mais s'il n'est que cela, s'il n'a pas « des clartés de tout » et de l'ordre dans les idées, il est incompetent pour trancher les questions qui intéressent la vie intellectuelle et morale des individus et des sociétés humaines. C'est à lui cependant que de nos jours on soumet tous les grands problèmes de l'ordre spirituel comme de l'ordre temporel. Du moment où il a été diplômé comme chimiste ou comme médecin, un homme est propre à tout. Pour peu qu'il sache jouer de la presse et du suffrage universel, il sera député, sénateur, ministre, et pourra résoudre, comme avec le dos de la main, toutes les questions politiques et sociales, comme les plus hauts problèmes de la philosophie. On s'insurgerait vainement contre un tel état de choses. Il tient à une organisation

mauvaise de l'atelier national et aux fausses méthodes de l'enseignement secondaire et supérieur. Il tient aussi à la méconnaissance des lois qui régissent le *processus* des sociétés humaines et du but de la vie sur la terre et au delà.

Si nous le signalons ici, en passant, à propos du spiritisme, c'est surtout pour essayer de faire comprendre la nécessité de faire reflleurir l'étude de la philosophie en la faisant entrer dans l'enseignement des collèges et des facultés, non pas seulement comme cela se fait de nos jours, à titre d'enseignement sur les divers systèmes qui se sont partagé le monde de la pensée, mais comme science générale et comme méthode de la connaissance, de façon que tout homme de science, quelle que soit d'ailleurs sa spécialité — et il en faut une pour vivre et faire vivre les siens — se trouve doublé d'un philosophe. Quand il en sera ainsi, quand nos chimistes, nos médecins, nos géomètres, improvisés législateurs et hommes d'État, sauront penser par eux-mêmes en se servant des acquisitions antérieures de l'esprit humain, alors ils commenceront à comprendre que puisque la science ne progresse qu'en se rectifiant sans cesse, le mot de Socrate : « Je sais que je ne sais rien » est le commencement de la sagesse pour « le savant » comme pour « l'ignorant ». Nous n'y sommes pas.

IV

Au risque d'appeler un léger sourire de pitié sur les lèvres des hommes sérieux de la science et de la politique, j'éprouve le besoin de déclarer que je considère le spiritisme comme le plus grand événement du siècle, et non seulement du siècle, mais des temps modernes et peut-être de tous les temps. Mais, avant tout, il faut s'entendre sur les mots. C'est presque toujours pour ne pas avoir défini les mots qu'on ne s'entend pas sur les choses.

On entend ici par spiritisme ou spiritualisme moderne (*the modern spiritualism*), comme disent les Américains et les Anglais, ce genre de manifestations qui, renouvelées des milliards de fois par des milliers de personnes de tout rang, de tout âge et de tout pays, ont permis de constater *expérimentalement* l'existence, autour de nous et à notre portée, *de tout un monde invisible où se meuvent des forces et vivent des êtres de nature psychique, avec lesquels nous pouvons établir des rapports intellectuels et affectifs.*

Les relations établies entre ces êtres invisibles au moyen des tables, des coups frappés et des correspondances écrites ou dic-

tées inspirées aux *médiums* ont prouvé par des témoignages unanimes recueillis dans toutes les parties du monde qu'on a bien affaire à des âmes désincarnées, ayant toutes vécu sur la terre.

Tel est le fait réduit à son expression *tangible* et en dehors de toute théorie ayant pour objet de lui donner une valeur doctrinale.

Car il y a deux choses, qu'il ne faut pas confondre, dans le spiritisme :

1^o LE FAIT ou l'ensemble des phénomènes qui constituent sa réalité objective.

2^o LA DOCTRINE ou les doctrines qui, plus ou moins révélées par les esprits s'exprimant par l'organe des *médiums* à l'aide de la table, de la plume ou de la parole, n'ont d'autre valeur que celle que chacun pourra leur accorder en les soumettant, comme toutes les choses humaines, au contrôle de son savoir et de sa raison : *tradidit mundum disputationibus eorum*.

Pour le moment, nous laissons de côté « toute révélation » spirite et prenant le fait en lui-même, comme nous l'avons défini, nous nous interrogeons sur sa réalité, et, comme fait le juré, après s'être recueilli dans le for intérieur de sa conscience, nous répondons : « Oui, le FAIT est réel. Il y a rapport positif et communion spirituelle entre les intelligences de ce côté et de l'autre côté de la tombe. Voilà 30 ans que nous étudions ce genre de phénomènes. Nous les tenons pour certains : le spiritisme est vrai. »

Malheureusement ce n'est là qu'une conviction personnelle et nous n'avons d'autre moyen de la faire partager aux autres qu'en leur disant : « Ces phénomènes sont à la portée de tout le monde, étudiez-les, faites comme nous et comme ont fait toutes les personnes qui sont arrivées à se faire une conviction à ce sujet. Il ne vous faudra pas des années pour vous convaincre. Quelques expériences bien faites peuvent y suffire.

Elles sont délicates. Il faut les faire, autant que possible, en petit comité, sans parti pris d'aucune sorte, mais en se gardant de la fraude ; — elle se mêle, hélas ! à presque toutes les relations humaines, et souvent aussi nous la supposons là où elle n'est pas, car les hommes se trompent eux-mêmes plus encore qu'ils ne sont trompés par autrui ! Mais la chose en vaut la peine, soit que vous ne cherchiez qu'à éteindre vos doutes ou à éclairer vos convictions.

Les manifestations spirites, en nous permettant de constater expérimentalement l'existence objective de corps spirituels avec lesquels nous pouvons établir des relations d'intelligence à intelligence, apportent à l'esprit humain des certitudes sur la question si débattue de la vie future. La croyance en l'immortalité de l'âme et en la persistance de la personne humaine après la mort terrestre, prend ainsi un caractère de positivité qui lui avait manqué jusqu'ici. Il ne s'agit plus d'espérances et de promesses hypothétiques subordonnées à des dogmes religieux, souvent absurdes et irrationnels, ou à quelque conception métaphysique toujours contestable, on a sous les yeux des faits, des phénomènes sensibles, qui peuvent être produits et renouvelés indéfiniment et qui se mettent au service du premier venu. Il est vrai qu'il y faut une condition. — La foi aveugle, sans doute? — Non, pas le moins du monde : ce serait un cercle vicieux. Mais seulement *la bonne foi* des personnes qui concourent à la production du phénomène. Cette condition est plus difficile qu'on ne pense à rencontrer dans le milieu mondain; c'est peut-être là que se trouve le plus grand obstacle à l'expansion du spiritisme.

V

Quoi de plus important que de savoir si l'homme meurt tout entier après avoir passé quelques instants sur la terre, ou s'il survit à la dissolution de son organisme terrestre? La mort du corps matériel n'est pas douteuse. En contemplant ce cadavre que les vers vont se disputer, nous voyons en effet toutes ses parties se dissoudre et nous constatons que tous ses éléments constitutifs retournent à la terre pour y servir à de nouvelles combinaisons. Tout y est : la balance le prouve. Une chose manque seulement. Oh? presque rien, l'être lui-même. Il y avait là quelqu'un qui vivait, qui voulait, qui agissait, qui aimait, qui pensait; il n'y a plus personne. Où est cet être? Il a disparu. Mais il n'est pas anéanti. Comment! tous ces composés gazeux, liquides ou solides qui formaient la matière de son organisme, ramenés à leurs éléments, se reconstitueront dans leur identité générique, et l'être qui était le but, l'objet, la syntèse de leur association, de leur coordination organique, serait détruit? Quoi! toutes les forces, après avoir produit leur effet utile, se retrouvent dans leurs coefficients dynamiques, et l'âme humaine, la plus noble de leurs réalisations ne se retrouverait pas! Elle s'évanouirait, avec le dernier souffle, emportant son moi tout entier dans on ne sait quel néant impos-

sible à comprendre, et avec son moi, toutes les énergies spirituelles qui le constituent : la sensibilité, la raison, la mémoire, la conscience, la volonté !

Il est vrai que la chimie, dans son creuset, n'a pas trouvé l'âme et ses facultés, tandis qu'elle y a trouvé l'oxygène et l'hydrogène, l'azote et le carbone, le phosphore, le soufre, le calcium et tous les autres éléments de matière terrestre qui composaient ce corps mortel. Qu'est-ce que cela prouve, si ce n'est que l'âme est plus subtile encore que les gaz et qu'invisible à nos regards, elle *s'est envolée*, selon la vieille locution populaire, vers son nouveau séjour ? Mais perdue, elle ne l'est point ; elle ne saurait se perdre ; rien ne se perd dans le monde.

Vous le savez, chacun le sait de nos jours, puisque cela traîne dans tous les livres sur les sciences naturelles, les forces physiques, sans se perdre, se transforment et se ramènent toutes au mouvement, tandis que les molécules de la matière, dans les corps vivants, s'écoulent en un flux continu, de sorte que la nature, en se renouvelant sans cesse, dans ce circulus incessant de la force et de la matière, n'offre plus à l'esprit qu'une illusion décevante, la Maïa des Hindoux, ou tout au moins un kaléidoscope, où tournoient, comme des grains de sable emportés par un tourbillon continu et irrésistible, les formes indéfiniment multiples et variées de la vie à la surface du globe. S'il en est ainsi, s'il n'y a vraiment que force et matière dans le monde, toute vie, en effet, coule à la mort et tout être va au néant, ou, ce qui revient au même, l'homme, comme tout autre individualité, après une courte apparition sur la terre, restituée à l'état d'engrais, le corps dont celle-ci avait fourni les matériaux, en même temps que le souffle de vie qui l'animait, va, comme une lumière qui s'éteint, se confondre dans l'atmosphère.

Et puis plus rien !

Pourquoi vivre alors ?

Ou si la vie nous est imposée par une aveugle fatalité et ne nous mène à rien, ne la prenons pas au sérieux et passons-la gaiement. « Après moi, la fin du monde ! » jouissons, et pour jouir, nous et les nôtres, des biens de la vie, enrichissons-nous par tous les moyens. L'honnêteté, la pudeur, la tempérance, la continence, l'équité, la bonté, le dévouement, chimères ! « Amusons-nous, buvons, mangeons, faisons l'amour, comme le maximum déjà Sardanapale, le reste ne vaut pas une chiquenaude. »

Mais le reste, « ce reste » qui, au point de vue *sardanapalesque*

et sensualiste, « ne vaut pas une chiquenaude », puisque cela ne satisfait en rien les appétits de la chair, c'est la vie morale et intellectuelle tout entière, c'est le droit affirmé et le devoir accompli, c'est-à-dire l'œuvre humaine, par excellence, avec toutes les fonctions qui distinguent l'homme de l'animal, et assurent l'existence des sociétés : la famille honorée, la cité fondée, la patrie défendue, la loi respectée, la liberté conquise, la civilisation grandissante, toutes choses qui ne s'acquièrent et ne se maintiennent qu'au prix du travail quotidien, de la lutte, du sacrifice et de la vertu.

C'est pourquoi le sensualisme, l'histoire le raconte dans toutes ses pages, a perdu toutes les sociétés qui ont accepté et mis en pratique ses tristes théories. Sans doute les crimes de la force brutale sont nombreux, mais les peuples, enrichis par la guerre ou le commerce, s'étaient déjà corrompus par le luxe et la mollesse lorsque la défaite est venue leur porter le dernier coup. Les liens sociaux relâchés, les mœurs dissolues, les croyances religieuses éteintes, voilà ce qui a toujours causé la chute des empires et la perte des civilisations ou des hégémonies du passé. Quand une nation a conservé son âme, il n'y a pas de barbarie qui puisse la vaincre, car, envahie, elle absorbe le barbare ; et à civilisation égale, elle se relève d'une première, d'une deuxième, d'une troisième défaite et parvient toujours à chasser l'envahisseur. Mais le plus souvent, lorsque le conquérant arrive, qu'il s'appelle Cyrus, Cambyse ou Alexandre, Alaric, Attila ou Mahomet II, Frédéric ou Guillaume, la corruption ayant fait son œuvre, il n'a plus affaire qu'à un cadavre de peuple sans âme et dont les veines n'ont plus de sang. Or le conquérant ne manque jamais. Là où se trouve le corps mort, les oiseaux de proie s'assemblent pour la curée.....

VI

Le spiritisme, en nous révélant l'existence d'un monde occulte aussi réel et aussi vivant que celui qui tombe sous nos sens terrestres, vient ouvrir des horizons tout nouveaux à l'esprit humain. Il y a là tout un univers à découvrir, dont nous ne faisons que soupçonner les merveilles, et nos savants ne savent vraiment pas ce qu'ils refusent en dédaignant de tels présents. C'est à tort qu'ils regardent les phénomènes spirites comme contradictoires aux lois cosmiques et biologiques. Ils ne sont contraires qu'aux théories d'une science acculée dans une impasse et qui ne fait plus de progrès dans le domaine de la psychologie, de la physio-

logie et même de la morale parce qu'elle s'inspire d'une conception du monde toute mécaniciste et par conséquent insuffisante pour expliquer les problèmes de la vie, de la sensibilité, de la raison, de la conscience. Nous reviendrons sur ce sujet. Pour le moment, nous nous bornons à faire remarquer que le spiritisme, lorsqu'il vient fournir des preuves objectives de la persistance de la vie individuelle chez l'être humain après la dissolution de l'organisme terrestre, s'accorde justement avec la plus grande découverte des temps modernes, celle de la corrélation des forces, de leur transformation en mouvement et de la conservation de l'énergie.

Que voyons-nous en effet dans tous les faits spirites si ce n'est l'action du moi, de l'individu, de la personne humaine *conservée* à l'état spirituel et produisant des effets analogues à ceux qu'il aurait produits quand il était de ce monde?

— Sans doute, répondra-t-on, mais sur la terre, il avait un corps matériel, des organes, c'est-à-dire des instruments de rapport.

Et qui vous dit qu'il ne possède pas un corps? Vous le niez parce qu'il est invisible comme vous avez nié si longtemps ces microbes, ces infusoires, tous ces infiniment petits que le microscope vous permet aujourd'hui d'apercevoir. Il y en a des centaines dans une petite goutte d'eau et des milliards dans un rayon de soleil. Eh bien, supposez un instrument qui augmente encore un peu votre puissance visuelle et vous verrez dans l'atmosphère les globules de l'éther comme vous avez pu voir en présence du vide, grâce aux expériences de William Crookes, les vibrations de la matière radiante. Le spiritisme ne vous apporte pas une lentille plus forte que celle de vos microscopes, mais il vous offre *des moyens de rapport* avec des êtres revêtus de corps trop subtils pour être perçus par nos sens terrestres. Bien loin qu'il y ait là rien de contraire aux lois naturelles, il faut y voir la confirmation de cette grande loi de continuité qui se retrouve partout dans la nature. Il n'est pas un phénomène spirite qui ne prouve *expérimentalement* que la vie se continue *sans interruption*, au delà du tombeau, en conservant à l'être l'identité de son moi.

Le spiritisme vient donc démontrer expérimentalement l'immortalité de l'âme, d'accord avec la loi de continuité, la transformation des forces et la conservation de l'énergie, donnant ainsi, à la fois, satisfaction aux aspirations religieuses de l'humanité et

aux plus sérieuses données de la science. Est-ce là un assez grand événement pour que nos contemporains daignent s'en occuper ?

(*A suivre.*)

Ch. FAUVETY.

LE SPIRITISME A ROCHEFORT

Rocheftort, 11 novembre 1884. — Chers Messieurs, depuis un an que nous sommes groupés, nous ne sommes pas restés dans l'inaction; nous aurions voulu vous envoyer un travail plus complet qu'il ne l'est encore.

Un esprit qui signe : un *ami du Progrès*, nous a donné une série de dictées instructives qui pourraient intéresser la science; malheureusement, le médium *Noguez*, dont il se sert, est souvent malade, sans compter les soucis de famille qui l'ont empêché d'assister régulièrement à nos séances.

Ce médium a une large part dans l'histoire du spiritisme à Rochefort; il vous est imparfaitement connu, et nous venons vous parler de lui; en 1863, l'un de nos amis, M. Tixier, magasinier, à Rochefort, l'initia au spiritisme. Sa médiumnité, entièrement mécanique, s'étant révélée instantanément, fut mise en évidence pour éclairer ceux qui voulaient l'être. Comme il n'y avait pas de société organisée, six spirites convaincus, le médium compris, se réunissaient tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, et par l'intermédiaire de Noguez, obtenaient des communications d'une valeur incontestable, bien au-dessus de la portée intellectuelle du médium qui employait des figures et des expressions qui lui étaient complètement étrangères. Ces choses, répétées de toutes parts, diversement interprétées, admises par les uns, repoussées par les autres, retentirent dans toute la ville et même dans l'arsenal. Plusieurs années se passèrent ainsi.

Parmi les défenseurs de la doctrine d'Allan Kardec (en dehors de notre petit cercle) se trouvait M. D..., employé du commissariat, jeune homme fort érudit et ami intime de M. R..., commissaire aux travaux, qui, lui-même, n'était pas très opposé à nos idées, mais voulait voir pour croire. Un officier de marine, M. Talma, avait étudié le spiritisme et le défendait chaleureusement, ce qui lui attirait les railleries et les sarcasmes de ses collègues.

En janvier 1867, MM. Talma et R... se rendant à leur service après déjeuner, rencontrèrent quatre railleurs de leurs connaissances, incrédules et haut placés. La conversation roula sur le

sujet habituel de leurs railleries ; ils tenaient le langage des scribes et des pharisiens à Jésus, en demandant des miracles. Cherchez sincèrement, et vous trouverez, leur dit M. Talma. Le nom du médium Noguez vint alors à la pensée de M. R... qui proposa de se réunir de suite dans le cabinet de M. Désaules de Frécinet, directeur des mouvements du port, et l'on fit demander M. Noguez, lequel, intrigué de cette sorte d'invitation quasi mystérieuse, se demandait chemin faisant ce qu'on pouvait bien lui vouloir ? Il avait le cœur serré. A l'aspect de ces messieurs assemblés, et de tous les regards braqués sur lui, il était visiblement troublé. L'un de ces messieurs s'en aperçut et lui parla amicalement en le faisant asseoir. On le fit causer, pour juger de son degré d'instruction, et son accent, tout à fait méridional, sa difficulté de s'exprimer en français, donnèrent bien vite la certitude que son instruction devait être élémentaire. Lorsqu'il sut ce dont il s'agissait, il se rassura. Il prit du papier, un crayon, se recueillit, et sa main, mise en mouvement, traça des lignes courbes, puis des lignes brisées, et finalement, continua, d'une écriture régulière et magistrale, non exempte de quelques fautes d'orthographe la communication dont voici les expressions textuelles :

« Un jour, on demandait à un personnage, quelle était la prison la plus éloignée de la clarté du jour, et la plus inaccessible ; le personnage répondit : C'est la caverne de l'ignorance. Supposons, en effet, une âme vicieuse enveloppée d'une incrédulité absolue. Comment entrerons-nous en relation avec elle ? Tous nos efforts s'émousseront contre cet épais rempart qui l'isole et la tient en captivité.

« On peut entreprendre, avec succès, de détruire des préjugés, dans une intelligence où pénètrent quelques rayons de lumière ; mais devant la mauvaise volonté, que faire ? De quel langage se servir ? Quelle forme de raisonnement employer ? A quelle comparaison recourir ? On sent, en un mot, qu'on n'a point de prise, et, comme on le dit communément, c'est parler à un mur.

« En Egypte, l'armée française arriva devant une forteresse singulière ; elle était faite de boue. De bois, on l'eût brûlée ; de pierre, on l'eût foudroyée avec le canon, mais que faire contre de la boue ? Boulets et balles y entraient mollement, et s'y perdaient. On y salissait ses armes sans y faire de brèche.

« Celui que vous ne voyez pas vous salue. »

Cette communication impressionna vivement ces messieurs :

l'un d'eux, celui qui présidait, prit la parole en ces termes : « Messieurs, si nous admettons que ce que vient d'écrire cet homme émane de lui, nous conviendrons aussi que c'est joliment adroit ; mais si nous admettons que cet homme soit incapable d'imaginer une pareille figure, nous devons, le cas échéant, reconnaître une puissance surhumaine, devant laquelle il faut nous incliner. » Après quoi, l'on congédia le médium, et ces messieurs dissertèrent entre eux.

Depuis lors, on fit beaucoup de spiritisme dans les salons de la ville de Rochefort, et en haut lieu, on en fit même au presbytère !

Cette communication, et d'autres du même médium, ont contribué à la diffusion du spiritisme à Rochefort, attendu que le médium était connu comme illettré.

En voici une autre, du même médium, obtenue en réunion spirite, quelques jours après :

Un assistant fit la demande suivante : Je prie un bon esprit de me donner la signification des mots : *Ciel et Enfer*.

(*Réponse immédiate*). — « Cette joie ineffable qui suit une bonne action, et qui en est l'immédiate récompense. La dignité de notre nature, accrue, fortifiée et sentie ; l'élan du cœur vers ce qui est en haut, c'est-à-dire vers Dieu, voici le commencement du Ciel.

« Cette douleur cuisante du remords, qui suit une mauvaise action et qui en est le châtiment immédiat ; cette chute, cette dégradation, cette déchéance de soi-même, ce poids qui vous attire vers ce qui est en bas, c'est-à-dire cette fuite loin de Dieu, voilà le commencement de l'enfer.

« Ainsi à cette question : *En quoi consiste l'Enfer ?* Je réponds : à être éloigné de Dieu. Et à celle-ci : *En quoi consiste le Ciel ?* Je réponds : à être rapproché de Dieu.

« C'est ici le Ciel, et c'est là l'Enfer.

« Ne vous vous imaginez pas, dit un grand prophète, que l'Enfer consiste dans ces étangs de feu et de soufre, dans ces flammes éternellement dévorantes dans la rage et les grincements de dents.

« L'Enfer, si vous l'entendez, c'est le péché même, c'est l'éloignement de Dieu. — Le Ciel, dit le même philosophe, c'est voir éternellement Dieu tel qu'il est, et de l'aimer sans jamais perdre.

« Il est écrit, par un grand prophète : « Nous le savons, et nous

le répétons, nous ne mourons qu'en apparence ; ce qu'on appelle notre dernier soupir est immédiatement suivi d'un premier soupir dans une existence nouvelle. — Ce prophète expose avec grandeur, que, dès l'entrée dans cette autre phase de la vie éternelle, nous élevons nos âmes et nos prières vers Dieu, en regardant encore la terre et tous ceux que nous continuerons d'y aimer.

« *Un esprit familier*, à ses amis spirites de Rochefort. »

Nous nous arrêtons à ces deux communications ; dans quelques temps, nous vous en enverrons d'autres sur des sujets différents.

M. Vincent, vient de temps en temps, le dimanche, nous faire des conférences intéressantes et instructives. Dimanche dernier, 9 novembre, il nous a parlé de l'hypnotisme, du magnétisme et du spiritisme, pour démontrer les rapports qui existent entre ces trois branches différentes d'une même science, et les traits d'union qui les relient ; il a passé en revue les opinions des docteurs qui s'en occupent, et celles de la presse sur ce sujet intéressant.

Pour le comité du groupe de Rochefort,

J. GUINAUDEAU.

L'INTOLÉRANCE RELIGIEUSE

Voici un curieux et instructif extrait du nouveau volume que va publier à la librairie Calmann Lévy, M. Jules Simon, sous ce titre : *Une Académie sous le Directoire* (Sciences morales et politiques) :

« Le coup d'éclat de Bernardin de Saint-Pierre fut le rapport qu'il déposa à propos du concours sur cette question : « Quelles sont les institutions les plus propres à fonder la morale d'un peuple ? » Il se produisit un incident extrêmement honorable pour lui, et qui jette un grand jour sur la situation des esprits dans la seconde classe de l'Institut.

Ce qui dominait dans la classe, ce n'était pas l'athéisme, car on n'y comptait d'athées déclarés que Cabanis et Naigeon ; mais bien les complaisants de l'athéisme, qui, pour épargner les scrupules d'une minorité puissante, foulaient aux pieds ceux d'une majorité trop facilement et trop lâchement résignée. La même faiblesse coupable se retrouvait dans les actes et le langage du gouvernement. On avait pris son parti de ne plus parler de Dieu. A l'impiété débordante et sanglante de 1793 avait succédé la période de l'impiété par préterition.

Les concurrents, fidèles aux doctrines qui avaient cours dans les écoles et dans les documents officiels, persuadés d'ailleurs, non sans raison, que l'Institut était l'encyclopédie vivante, n'avaient parlé que d'une morale résultant du contrat social, ou de la nature de l'entendement, ou de l'intérêt bien entendu de l'homme et de la société; en un mot, d'une morale indépendante non-seulement de tout dogme positif, mais de toute idée religieuse.

Ce fut, pour Bernardin de Saint-Pierre, une raison d'en appeler hautement à l'idée de Dieu, et d'appuyer la morale humaine sur la morale divine. Il alla même jusqu'à rappeler, dans son rapport, les principales preuves de l'existence de Dieu.

On devait s'y attendre de sa part, car il n'avait jamais abandonné ni caché ses croyances; ses *Études de la nature* étaient pleines de Dieu; il en parlait avec l'accent de Fénelon, et c'était un des grands charmes de ses ouvrages. Le passage de son rapport où il proclamait sa foi philosophique fut accueilli par des murmures, et il ne tarda pas à être interrompu avec violence.

Naigcon regardait ces déclarations comme des attaques personnelles à lui adressées; Volney se départait de son calme accoutumé; Cabanis, ordinairement si maître de lui, ne pouvait plus se contenir. « Je jure, s'écria-t-il, que Dieu n'existe pas! » Devant ce serment d'une nouvelle sorte et le tumulte qui s'était produit, Bernardin de Saint-Pierre se retira.

Il se rendit dans la salle voisine qui était la bibliothèque, et de là il écrivit à ses confrères pour les conjurer de ne pas supprimer la profession de foi qui terminait son rapport. « Je n'y changerai rien, disait-il, il y va de mon honneur et du vôtre. » On avait proposé de ne jamais prononcer le nom de Dieu, « par respect pour la liberté de conscience »; car la conscience délicate des athées se trouve blessée par toutes les manifestations de la conscience des autres.

« C'est la méchanceté des hommes, disait Bernardin de Saint-Pierre dans sa lettre à ses confrères, qui leur fait méconnaître une providence dans la nature; ils sont comme les enfants qui repoussent leur mère parce qu'ils ont été blessés par leurs compagnons, mais ils ne se guérissent qu'entre ses bras. »

Cette lettre touchante ne produisit aucun effet; la lecture publique du rapport ne fut point autorisée. Il se contenta, pour toute protestation, de la faire imprimer et distribuer à la porte de la salle des séances.

INVESTIGATIONS A L'AIDE D'UNE CAGE EN FER

Des investigateurs sérieux se sont entendus avec un médium, dont la faculté est puissante selon les uns, fictive selon les autres, pour la recherche scientifique des phénomènes physiques en médiumnité, et surtout ceux de la matérialisation des Esprits; ces messieurs ont fait construire une cage en fer, solide, qui offre toutes les garanties au chercheur consciencieux, et faisant appel à notre impartialité, nous prient d'insérer la note que nous reproduisons, sous les réserves suivantes :

1° La société propriétaire de la *Revue spirite* a maintes fois déclaré par cet organe qu'elle ne pouvait s'occuper de la phénoménalité dont les effets se produisent dans l'ombre; ces séances, quoique fort intéressantes, ayant donné des résultats contraires à la bonne entente entre les spirites qui les suivaient, ont déterminé la décision de notre société.

2° Une polémique s'étant élevée à ce sujet entre plusieurs organes de notre cause qui acceptent ou nient la réalité des matérialisations, et un groupe d'hommes, honorables et estimables à tous les titres, nous ayant prié d'insérer leurs relations sur les séances de M^{me} Bablin, nous avons dû refuser ces insertions de lettres contradictoires; le mode de contrôle adopté nous semblait peu rationnel pour établir nettement la vérité.

3° Nos impressions sont diverses et multiples, mobiles et changeantes selon l'organisme de celui qui les reçoit; ainsi, 20 personnes qui auront entendu des paroles, ou vu un fait en plein soleil, auront 20 appréciations différentes; les juges d'instruction en ont la preuve continuelle. Pendant la nuit, cette mobilité d'impressions augmente encore, donne des résultats plus étonnants, et s'ils y mettent de la passion, les meilleurs esprits ne se peuvent comprendre et se divisent jusqu'à l'inimitié. Notre abstention s'explique, à l'égard d'amis consciencieux, qui, avec la meilleure foi du monde, ont vu ou entendu différemment.

4° Si nous ne sommes point les partisans des séances obscures, nous n'ignorons point que de grands savants les préconisent, et qu'ils prétendent que, avec des précautions rigoureusement scientifiques, on peut les étudier avec fruit; nous serions heureux de constater que, avec une cage en fer, qui offre toutes les garanties, M^{me} Bablin a prouvé aux investigateurs sérieux dont nous avons parlé, que les phénomènes de matérialisation obtenus par son intermédiaire infirment toutes les accusations dont

on l'a accablée. Ce serait une réponse sage, et la meilleure.

« M^{me} Bablin accepte les conditions suivantes ;

« Que l'on prenne, à l'avenir, vis-à-vis de sa médiumnité des moyens de contrôle qui la mettent à l'abri de toute suspicion et sauvegardent son honorabilité ;

« Pour les séances obscures, comme pour les séances en demi-lumière, le médium sera placé sous un appareil treillagé en fil de fer (cloche ou cage) ; les spectateurs devront eux-mêmes en fermer l'ouverture par des ligatures plombées, ou plusieurs cadenas ;

« La salle des séances devra être complètement nue de meubles, sauf les sièges, — non rembourrés, — et la table servant aux expériences ;

« Les portes, placards et fenêtres — sans exception — devront être hermétiquement fermés, et leur fermeture assurée par des ligatures plombées, fixées à des pistons ;

« Avant la séance, les assistants sont *instamment priés* de vérifier si les ouvertures sont bien closes, particulièrement celle de la cheminée ; si les parquets, plafonds, murs, etc., sont intacts ; et enfin, s'il n'existe aucun fil pouvant communiquer à une pile électrique ;

« Le médium devra se déshabiller, et remettre ses vêtements avant la séance, en présence des dames qui visiteront minutieusement toutes les parties de ses effets ; il se rendra ensuite, directement, dans la salle des expériences, sans qu'on l'ait perdu de vue un seul instant ;

« Les assistants prennent l'engagement d'honneur de ne pas rompre la chaîne, et de ne pas chercher à faire de la lumière sans un avertissement préalable. Ces mesures ont pour but :

1^o D'assurer vis-à-vis de tous la sincérité de chacun.

2^o De maintenir sans interruption le courant fluidique qui paraît nécessaire pour la production des phénomènes.

3^o Enfin, de garantir le médium contre des secousses nuisibles à sa santé.

« Le médium, ne pouvant en aucun cas répondre du succès des séances, *dégage à cet égard toute sa responsabilité.* »

BIBLIOTHÈQUE DE VILLERS-MORGON

Messieurs, le groupe spirite de Villers-Morgon a l'honneur de vous faire savoir qu'il est parvenu, non sans peine, à former une

bibliothèque qui renferme : 1° les principaux ouvrages de la doctrine spirite, ainsi que des livres de magnétisme, d'astronomie, de médecine, de botanique, de géologie, de philosophie, de physique, de chimie, de voyages, d'histoire et le grand dictionnaire universel de Maurice Lachâtre (dernière édition); 2° des ouvrages d'esprits indépendants, par un grand nombre d'auteurs sérieux.

Elle est ouverte publiquement depuis le 1^{er} novembre 1884, et déjà les lecteurs affluent de toutes parts; ils viennent des communes environnantes.

Malgré le ridicule dont les cléricaux cherchent à nous couvrir, notre groupe est très fréquenté; nous sommes, plus que jamais, décidés à maintenir haut et ferme, le drapeau du spiritisme.

Nous nous réunissons tous les dimanches, à 2 heures, et déjà, plusieurs médiums écrivains sont en formation.

La chambre de nos réunions est garnie, d'un côté par la bibliothèque; de l'autre, se trouvent six grands tableaux, dessins médianimiques exécutés par notre frère en croyance, M. Destips, garde champêtre, à Dardilly, près Lyon.

Le groupe spirite de Villers-Morgon recevra, dorénavant, avec plaisir, les dons de livres que nos frères spirites voudront lui adresser; et nous espérons que la *Revue spirite* insérera notre appel dans son plus prochain numéro.

Recevez, Monsieur et F. E. C., nos bien fraternelles salutations.

Pour le groupe de Villers-Morgon, LOUIS FAYARD fils,

Propriétaire à Villers-Morgon, hameau de Corcelette (Rhône).

CONSPIRATION DU SILENCE

Le spiritisme n'est pas le seul fait de grande importance sociale sur lequel l'on fasse la conspiration du silence. Voici une monstruosité du même genre non moins inexcusable et plus difficile à concevoir.

On sait qu'il y a dans ce moment à la Chambre une commission des 44 qui poursuit une enquête sur la situation du travail national et particulièrement sur la situation des ouvriers de l'industrie et du commerce.

Cette commission a rédigé un questionnaire qu'elle a adressé aux syndicats, aux chambres de commerce, etc.

Savez-vous ce que la Chambre de commerce de Saint-Quentin, département de l'Aisne, a répondu à la question suivante :

« Existe-t-il dans votre département des sociétés coopératives de production ? Quels résultats ont-elles produits ? »

Elle a répondu :

« NOUS NE CONNAISSONS PAS DE SOCIÉTÉS COOPÉRATIVES DE PRODUCTION!!! »

Et cela à 5 lieues du familistère de Guise !

A qui fera-t-on croire que les négociants de Saint-Quentin ne connaissent point l'un des plus importants établissements métallurgiques de France et l'œuvre la plus remarquable qui ait été jamais faite en vue d'une meilleure organisation du travail, de l'extinction du paupérisme et de la civilisation des classes par l'association solidaire du capital et du travail.

Le journal *Le Devoir*, en signalant cette « criminelle » bêvue de la Chambre de commerce de Saint-Quentin, répond par un tableau où se trouvent résumés des résultats d'une éloquence irréfutable. Nous lui empruntons quelques traits :

CINQ ANNÉES D'ASSOCIATION. — A la fondation de l'Association du Familistère les apports des travailleurs étaient représentés par une somme de 116,000 fr. appartenant à une caisse d'assurance, et par 172,000 fr. de parts d'épargnes concédées antérieurement par l'effet d'une participation partielle des travailleurs aux bénéfices. Maintenant nous laisserons parler les chiffres ; chiffres incontestables, puisqu'ils expriment des faits accomplis.

L'ensemble des salaires payés par l'association pendant ces cinq années, s'élève à la somme de : 9,111,000 fr. Les bénéfices bruts donnent pour les cinq exercices un total de : 5,119,000 fr. Sous le régime patronal cette somme aurait été la propriété du chef de l'industrie. Nous allons détailler sa répartition sous le régime familistérien.

Beaucoup seront tentés de considérer comme excessifs ces bénéfices réalisés, en cinq ans, par une association ayant un capital social de 4,600,000 fr. Nous ferons remarquer que ces produits bruts comprennent l'intérêt du capital, les réserves, les loyers, les bénéfices faits sur la consommation de la population, car l'association du familistère a remplacé par une bonne organisation sociétaire la plupart des intermédiaires, propriétaires, commerçants, courtiers, etc., etc. ; elle fabrique son outillage et tous les accessoires des transports, charronnage, sellerie, etc. ; en faisant directement ses recouvrements, elle conserve les sommes importantes que d'autres laissent dans les mains des

banquiers. Nous pourrions établir par les chiffres que ces économies constituent plus de la moitié des produits bruts.

Avant aucun prélèvement, on fait d'abord la part de l'enfance. Les dépenses de l'enseignement et de l'éducation ont absorbé sur les produits bruts la somme de : 133,000 fr. Une partie des assurances est alimentée par un prélèvement, avant tout partage, sur les produits bruts ; cette somme, égale à 2 p. 100 des salaires payés par l'association, représente la part faite à la maladie, à la vieillesse, aux accidents et aux familles dont les salaires ne seraient pas suffisants, afin de ne pas laisser prise à la misère.

A cette principale source du budget des assurances sont ajoutés les cotisations des familistériens, le produit des amendes et des retenues pour mauvais travail. Voici la décomposition des ressources de l'assurance pendant cinq exercices : Apport à la fondation de la société, 116,000 fr. Versements individuels (cotisations), 125,000 fr. ; malfaçons, retenues, amendes, 107,000 fr. Dividendes du travail des auxiliaires et participation de ces produits à la commandite, 790,000 fr. Total : 1,138,000 fr. Les dépenses pendant la même période, se sont élevées à 400,000 fr.

Nous devons retenir du chapitre assurance que les 790,000 fr. sont la part des bénéfices représentés par le travail des ouvriers non encore admis comme participants de l'association. Le prélèvement des assurances a donc été de : 790,000 fr. Les réserves et les amortissements ont été alimentés suivant les indications d'une large prévoyance. L'association ne pouvait conserver sa haute situation industrielle si elle n'était prête, à chaque instant, à pouvoir transformer son outillage de manière à apporter dans sa fabrication toutes les améliorations créées par le progrès quotidien. La part totale des produits bruts versés à ces réserves a été de : 1,339,000 fr.

Nous venons d'examiner comment on a pourvu aux dépenses communes et à la constitution de fonds communs de même genre.

La fondation du Familistère serait une œuvre utopique, si elle avait créé ces garanties communes sans améliorer la situation présente de ses membres. Les dépenses consacrées à l'instruction et aux assurances représentent certainement des avantages considérables, surtout lorsqu'on considère que les autres groupes ouvriers en sont généralement privés, bien qu'ils reçoivent souvent un salaire moindre. Mais ces avantages procurés à l'ensemble des familistériens seraient insuffisants, car la vérité socio-

logique nous apprend qu'il existe une corrélation constante entre les individus et le milieu, d'où la nécessité de faire marcher de front les améliorations sociales et l'augmentation du bien-être individuel; c'est ce qui a été fait au Familistère, comme l'établissent les chiffres suivants. Voici le total des attributions individuelles en parts d'épargne accumulées par les diverses catégories de travailleurs :

A l'administrateur-gérant, 333,000 fr.; aux membres du conseil de gérance, 249,000 fr.; aux membres du conseil de surveillance, 55,000 fr.; aux encouragements, 55,000 fr.; aux associés, 199,000 fr.; aux sociétaires, 147,000 fr.; aux participants, 554,000 fr.; travailleurs créditeurs par diverses participations, 155,000 fr. Total : 1,747,000 fr.

Cette somme, diminuée des 172,000 fr. d'apports, provient en totalité des bénéfices bruts; c'est au moyen de ces parts d'épargne que les travailleurs se sont substitués à M. Godin dans son rôle de commanditaire pour une part s'élevant à 1,575,000 fr. — La part du capital consiste d'abord en un intérêt de 5 0/0; puis le capital participe aux bénéfices d'après cette règle qu'un franc d'intérêt doit avoir le même bénéfice qu'un franc de salaire. Intérêt de 4,600,000 fr. pendant 5 ans, 1,150,000 fr.; total des attributions des bénéfices, 162,000 fr. Total : 1,312,000 fr.

Cette somme a été répartie de la manière suivante : Assurances, 30,000 fr.; le Commanditaire, 1,005,000 fr.; aux parts d'épargnes, 277,000 fr. En négligeant les 30,000 fr. déjà compris dans les dotations des assurances, la part des bénéfices bruts revenant au capital a été de 1,282,000 fr.

Faisons une récapitulation générale.

Sous la forme patronale les produits bruts revenant en totalité au chef d'industrie s'élèvent à 5,119,000 fr. Sous la forme familistérienne : le fondateur, administrateur-gérant, 333,000 fr.; commanditaire, 1,005,000 fr. Total : 1,338,000 fr.

Travailleurs : enseignement, 133,000 fr.; assurances, 790,000 fr.; réserves, 1,339,000 fr.; épargnes, 1,242,000 fr.; intérêts et dividendes des épargnes, 277,000 fr. Total : 3,781,000 fr.

En ajoutant la part du fondateur à celle des travailleurs, nous retrouvons le total des produits bruts, et nous remarquons que la part du premier représente à peu près le quart de cette somme. L'expérience du Familistère est surtout remarquable, en ce sens qu'elle donne aux travailleurs un excellent argument de fait, contre ceux qui prétendent que le socialisme n'est pas possible

sans amener la ruine des gens riches et sans être immédiatement suivi d'un nivellement général compromettant pour le développement de l'humanité. Au moyen des chiffres concluants, tirés de notre association, les travailleurs pourront répondre victorieusement aux capitalistes en peine de leur avenir, qu'une amélioration du sort des travailleurs pouvant se chiffrer par plus de 41 0/0 des salaires n'a pas empêché le fondateur d'en retirer un revenu annuel personnel de 267,000 fr. On nous dira que les 267,000 ne sont guère plus du quart des produits annuels qu'il aurait pu conserver entièrement pour lui. A cela nous répondrons qu'un moyen d'avoir encore plus aurait été de payer les salaires 33 0/0 meilleur marché, comme le font beaucoup d'industriels.

Les résultats pratiques de nos cinq premières années d'association peuvent se résumer ainsi : salaires, 9,111,000 fr. ; épargnes acquises par les travailleurs, 1,747,000 fr.

Et tout cela, après avoir convenablement vécu d'un salaire relativement élevé, après avoir donné aux enfants une éducation générale très supérieure à celle donnée à l'ensemble des enfants des classes laborieuses, après avoir joui des avantages d'une puissante mutualité. Il y aurait des résultats magnifiques, si chaque groupe de deux mille personnes de population que représente l'association du Familistère, était doté, en France, des mêmes avantages....

Quelle réduction qu'on apporte à ces résultats, quelles que soient l'influence et la part qu'on veuille attribuer au talent de la direction, on sera forcé de reconnaître, si on est de bonne foi, la puissance que l'association dans la production et la consommation doit avoir pour le bonheur général des populations, lorsque l'esprit d'unité saura donner à tous les services une action convergeant vers le bien commun : on ne sera pas moins convaincu de l'action bienfaisante que les ressources sociales engendreront le jour où les gouvernants seront capables de les entreprendre avec largesse ; nos démonstrations n'expriment pas des probabilités fantaisistes car elles sont basées sur des faits accomplis. Elles justifient nos prétentions de posséder un remède infailible contre le paupérisme et son cortège de hontes, d'infamies et de souffrances ; elles nous donnent aussi le droit d'attribuer à un défaut d'intelligence ou à un manque de bonne foi les critiques de ceux qui nous accusent d'utopie.

FÊTE DES MORTS A NANTES

Depuis cinq ans, les spirites nantais célèbrent solennellement la fête de nos chers désincarnés.

Ces solennités religieuses, complètement laïques; ces réunions fraternelles dans lesquelles nos cœurs battent à l'unisson; ces communions de penser, ces banquets intellectuels, sont pour les spirites de grandes consolations qui fortifient l'esprit et lui donnent de nouvelles énergies pour soutenir le bon combat.

Pour celui qui a compris, on ne peut servir deux maîtres à la fois : l'ancien monde et le nouveau, Dieu et Mammon. Ces fêtes sont un culte digne du respect et de la vénération de celui qui accuse le spiritisme d'être l'athéisme déguisé.

Il y a, à Nantes, un mouvement spirite très prononcé; cinq groupes importants fonctionnent et propagent nos idées et nous pouvons, sans exagération, compter deux cents spirites environ; l'esprit du clergé dominant à Nantes, ce chiffre a bien son éloquence.

Nous devons ce progrès à plusieurs spirites actifs, zélés, mais surtout à notre sœur M^{me} Rivière, femme de dévouement, apôtre véritable d'une doctrine de régénération et de conciliation religieuse, sur le terrain de la libre-pensée et de la science. Dans les familles, M^{me} Rivière applique le véritable sens des vers du poète, et les pensées philosophiques de nos maîtres :

La vie a son secret, la mort a son mystère,
Pour une fleur peut-être on revient sur la terre (1).
Ne faites pas pleurer les invisibles yeux,
Vous avez des témoins attentifs dans les cieux (2).

Il n'est pas plus surprenant de naître deux fois qu'une (3). Naître, mourir, renaître encore, progresser sans cesse, telle est la loi (4). — Avec de telles pensées, le rire sceptique doit s'arrêter sur les lèvres et amener bien des esprits aux idées spirites.

Deux séances ont eu lieu pour fêter nos morts, l'une chez notre vénérable ami M. Guyard, l'autre chez M. Lessard. Ces deux séances répondaient à des besoins spéciaux; des frères ne pouvaient aller chez M. Guyard, vu son éloignement du centre de la ville, motif qui nous a imposé la séparation en deux groupes.

La réunion de M. Guyard, tenue à deux heures de l'après-midi, était nombreuse et notre cher collègue l'ouvrit par un dis-

1. Brizeux. (2) V. Hugo. (3) Voltaire. (4) Allan Kardec.

cours, dans lequel il recommandait aux spirites la chose dont ils oublient trop souvent de s'occuper : l'organisation d'une société politique, religieuse et sociale, conforme à leurs principes.

Nous aspirons trop facilement à nous envoler dans un monde préférable au nôtre, oubliant trop vite que nous n'avons pas atteint la perfection nécessaire à une telle ascension. « C'est une erreur, et vous auriez atteint cette perfection, si vous eussiez tout d'abord pensé à votre globe, qui progresse avec son humanité, et aux arrières dans la vie, vos frères et vos sœurs », nous disait en termes excellents le vénérable M. Guyard, et ces idées ont été applaudies avec raison.

Des morceaux de violoncelle et de piano ont alterné avec des poésies et des prières dites par M^{lle} Burel et M. P. Verdad. Nous nous sommes séparés, heureux et charmés, réconfortés par les bonnes paroles entendues.

Le soir du même jour, chez M. Lessard, une assistance se pressait, aussi nombreuse que la précédente. Des discours ont été prononcés, des poésies et des prières ont été lues et des communications obtenues par M^{me} Rivière, M^{lle} Bedoin, MM. J. Gaboriau, Cass et P. Verdad.

Bonnes résolutions, excellent résultat moral pour nous tous, belle journée bien complète.

P. VERDAD.

IMPRESSIONS D'OUTRE-TOMBE

SOUS L'INSPIRATION DE CH. BAUDELAIRE, TRANSMISE PAR
SAINT-JUST, POUR LE 1^{er} NOVEMBRE.

Je fus un mort. Longtemps, fantôme de moi-même,
Je traînai sur la terre obscure mon corps blême,
Dans un semblant de vie angoissée et sans but.
Les jours pâlis n'avaient ni terme ni début;
Et je rôdais sans fin dans la cité géante,
Sourde comme l'abîme et comme lui béante...
Puis je tournais, les nerfs saisis d'un tourbillon,
Sans volonté, moins fort qu'un pauvre papillon,
Plus vaincu que la feuille arrachée au grand chêne
Quand l'hiver passe avec ses fauves qu'il déchaine.
... O comédie étrange, insensée! O sabbat
Fantastique, où tout danse et hurle et se débat;
Scène immense où se rue une masse profonde,

Mégères et houris, tout ensemble, à la ronde,
Assassins, conquérants, simples écervelés,
Avec des bruits d'orgie et de cerveaux fêlés ;
Guirlande sans lien d'âmes incohérentes
Que le vent pousse, au gré de forces délirantes !
Tout ce que ma pensée en travail évoquait
Refleurit pêle-mêle en un houleux bouquet ;
Et j'ai peur, — écrasé par cet assaut de formes
Qui grimace et m'étreint de ses vagues énormes!..

Arrière, ô cauchemar fatal !
Arrière, ô ronde fantastique !
De quel empire magnétique
Es-tu le reflet infernal ?
— Va-t-en ! — Et toi, céleste flamme,
Fais-moi l'aumône d'un rayon ;
Arrache-moi du tourbillon ;
Un peu d'azur à ma pauvre âme !

Le vertige cessa, comme par un réveil ;
Et je me sentis seul, sous un peu de soleil,
Dans le calme des champs, tel qu'aux jours d'innocence,
Respirant des parfums légers, à pleine essence,
Et buvant du regard, dans mes transports muets,
Ces étoiles d'azur qu'on nomme des bluets !
J'errai longtemps ainsi, sans voix, mais plein d'extase.
La lèvre à l'idéal, ainsi qu'aux bords d'un vase,
Retrouvant peu à peu l'accord de mon cerveau
Dans ce bain de fraîcheur qui me semblait nouveau.
— Mais soudain le riant tableau de quiétude
Se déroba : — mes pas, repris par l'habitude,
M'emportaient malgré moi vers l'immense cité,
Tourbillon de lumière et de perversité.
Alors je retombai dans mon cercle de peines,
Cherchant des yeux amis dans les houles humaines ;
Mais les plus chers semblaient les plus indifférents
Hélas ! et je souffrais mille maux torturants !
Et puis l'affreux vertige et la ronde fantasque
S'abattaient à nouveau sur mon front, comme un casque
De plomb, et l'épouvante envahissait mon cœur.
— Longtemps, longtemps, le sort implacable et moqueur
Me roula de tourmente en tourmente, et je fus

Le prisonnier maudit d'un long rêve confus.
... Une fois, je me vis dans un grand cimetière :
J'étais las ; — je voulus m'asseoir sur une pierre,
Et, malgré moi, les yeux tirés par un aimant,
J'y lus... un mot cruel comme un tison fumant :
Mon propre nom fouillait, mordait l'infâme dalle !
Et, de tous mes poumons criant sus au scandale,
Je voulus arracher la pierre, quand soudain
Je reculai d'horreur dans l'inferral jardin :
La fosse était béante, et tout au fond, sans voile,
Un corps mou croupissait sur des lambeaux de toile,
Verdâtre, sanieux, gonflé d'exhalaisons
Et tout rongé des vers éclos dans ses poisons !
Mais, fièvre étrange, instinct d'un cauchemar de boue,
Je me précipitai sur son ignoble joue
— Tel qu'un chien qu'une ordure immonde peut charmer —
Et l'embrassai longtemps, comme pour l'animer !
Alors, me redressant d'un bond hors de la fosse,
Je vis là, sous mes yeux, nettement, — chose atroce ! —
Mon propre corps vivant, tout mon Moi dans ce trou !
Et je m'enfuis, glacé de terreur, — comme un fou !

Pitié ! Pitié ! céleste flamme !
Fais-moi l'aumône d'un rayon ;
Arrache-moi du tourbillon ;
Un peu d'azur à ma pauvre âme !

Le cauchemar cessa, comme par un réveil.
Et je me sentis seul, dans un peu de soleil
Que dardait l'horizon sous un angle d'aurore.
Alors, dans ce rayon de jour, timide encore,
Emergeant des vapeurs célestes du matin,
Un regard m'apparut, d'abord vague et lointain
Comme le feu profond des magiques étoiles ;
Et peu à peu, sortant des blancheurs de ses voiles,
Une forme approcha, belle comme l'Amour,
Vivante éclosion de la gloire du jour !
Et sa voix résonnait comme un flot d'harmonie :

— « Viens, dit-elle, je suis ton but et ton génie,
« Je suis ton cœur, je t'aime, et toi tu m'appartiens.
« Prends ton vol, on t'attend au pays d'où je viens.

« Evade-toi du gouffre où mugit l'épouvante :
« Ton corps est à la tombe, et ton âme est vivante !
« Le tombeau t'a parlé, tu ne l'as pas compris ;
« De grâce, comprends-moi : mon cœur est à ce prix !
« O mort inconscient, ressuscite à ma flamme :
« Viens dans mon ciel, sois libre, envoie-toi, mon Ame ! »

O mystère plein de rayons,
O révélation splendide !
Du fond des poignants tourbillons
Je renaiss dans un cœur candide !

De par le tout-puissant Amour,
Le mort n'est plus, l'Esprit s'éveille !..
Depuis cette aurore vermeille
Je nage dans un bain de jour ;

Je resplendis d'ardeur pour Celle
Qui m'a sauvé, qui m'a conquis ;
Et mon cœur n'a pas d'étincelle
Qui ne soit pour son cœur exquis ;

Je suis Esprit des hautes sphères,
Et, couronné de mes travaux,
Je fais vibrer les atmosphères
Et je fais chanter les cerveaux.

Je fus un forçat volontaire
Du sombre empire des douleurs ;
J'ai voulu respirer la terre
Jusque dans ses plus tristes fleurs ;

Mais j'ai retrouvé la Très-Belle,
Loin des angoisses, loin du mal,
Et j'ai ressuscité par Elle
Mon vieux cœur épris d'idéal ;

Et je veux verser sur le monde,
Que j'aime jusque dans sa nuit,
Toute l'ivresse qui m'inonde
Et tout le ciel qui m'éblouit !

31 octobre 1884.

J. CAMILLE CHAIGNEAU.

MONSIEUR GLADSTONE ET LES SPIRITES. — Le *Central News* nous apprend que le premier ministre d'Angleterre, chancelier de l'Échiquier, a assisté, mercredi soir, à une séance spirite qui a eu lieu dans un hôtel de Grosvenor square. La séance suivit le diner, et quatre dames et le médium accompagnaient seuls M. Gladstone.

Les expériences consistèrent en psychographie (écriture sans l'intermédiaire d'un agent matériel) et les résultats furent, dit-on, très remarquables. L'honorable M. Gladstone écrivit, sur l'ardoise à charnière connue aujourd'hui de tous les spirites, différentes questions en français, en espagnol et en anglais. L'ardoise fut alors fermée à clef et posée sur la table, sous la pleine lumière du gaz. On entendit une sorte de bruit rapide, et l'ardoise une fois ouverte, on trouva sur la moitié opposée, les réponses aux diverses questions qui avaient été posées. Les questions avaient rapport aux événements du jour, et point au passé ni à l'avenir. On continua les expériences avec des ardoises d'écoliers ordinaires et leur résultat fit une grande impression sur M. Gladstone. A la fin de la séance, l'honorable homme d'État exprima sa croyance à l'existence de ces forces, dont jusqu'à présent nous connaissons si peu de chose, si même nous connaissons quelque chose d'elles, et blâma l'attitude que gardent quelques savants vis-à-vis de cette question.

LE GROUPE BOUYER, CHARLES, a toujours des réunions très suivies, à Figers; très souvent il veut bien nous envoyer les communications reçues par les médiums de son groupe, toutes pleines de bonnes et charitables pensées, de sages conseils pour la direction de leurs travaux. A nos séances du vendredi, 5, rue des Petits-Champs, nous donnons lecture de ces dictées médianimiques.

M. Bouyer nous raconte que, près de chez lui, une famille d'incrédules blasphémait sans cesse, et se moquait ainsi des croyances spirites; le mari et la femme, unis depuis vingt-deux ans, gens riches, se sont séparés par suite d'anciens désaccords.

« La femme séparée avait gardé sa fille, âgée de huit ans, « que la fièvre cérébrale avait mise à la porte de la mort; cette « enfant demanda son père dont elle réunit les mains à celles « de sa chère maman, les serrant l'une contre l'autre, avec « force; et tandis que son regard leur disait : *soyez unis*, son « esprit se dégagca de la matière.

« Qui avait donné à cette petite fille, vaincue par la maladie, la force d'accomplir cet acte de réconciliation, sinon les bons Esprits qui l'avaient inspirée en lui dictant ce devoir que son âge ne lui permettait pas de concevoir ? »

« Le père prétend aujourd'hui que Dieu existe, sa justice les ayant châtiés en se manifestant sur sa maison. *Puissent-ils, enfin, accepter nos sages et sublimes vérités.* »

CH. BOUYER.

BOUT DE L'AN DE M. DUCROS

Discours de M. Loreille. « Au nom de quelques frères et amis spirites, je viens vous offrir cette couronne de fleurs, comme gage respectueux de reconnaissance, cher Esprit de M. Ducros; vous m'avez enseigné ce que c'est que le spiritisme, en me démontrant son importance, et je suis heureux, chaque jour, de suivre la route que vous m'avez si bien tracée, que vos bons conseils m'ont ouverte toute grande.

« Je vous dois d'être un bon travailleur, d'être honnête et heureux, et cela est gravé dans mon cœur; vous m'avez aussi appris à connaître et bien aimer mon pays, à servir la République avec conscience, ce que je fais en bénissant tout ce qui est progrès intellectuel et moral.

« Je chéris votre mémoire; Esprit qui m'êtes cher; protégez votre élève et veillez sur lui. »

M. Sauvat, ex-professeur, glorifie l'ouvrier de la première heure, le philanthrope éprouvé, et rend hommage à M. Ducros qui a toujours voulu l'instruction des hommes de bonne volonté; il parle de l'existence des Esprits, de la preuve qui en a été donnée dans tous les temps, et de l'influence du spiritisme sur la société. Ce discours est celui d'un lettré, d'un homme convaincu.

M. Pichery, quoique indisposé, a porté sa note à ce concert de bons souvenirs; cette note est partie du cœur, et rappelle les services rendus à la cause par M. Ducros, le bon ouvrier qui a bien terminé sa journée. Ce discours est plein de vigueur et de paroles énergiques.

M. Poulain fils, en quelques paroles émues, déclare que, nouveau venu, il vient témoigner sa vive sympathie au vétéran du spiritisme qui a laissé si large trace dans le souvenir de ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher. Il rappelle que les militants, tels que M. Ducros, eussent été écharpés et brûlés il y a deux

siècles; comme lui, nous devons lutter et persévérer, être fraternels, ennemis de la médisance et amis de la charité.

M. le capitaine Bourgès parle de l'esprit de conciliation du défunt, de son amour pour tous les progrès intellectuels, de son respect de la devise spirite : Hors la charité point de salut. Devant cette tombe, il jure d'être toujours fraternel, de pardonner et reconnaître les torts qu'il pourrait avoir eus à l'égard de ses frères. Pour mourir en véritable spirite, dit-il, il faut ne pas avoir de haine dans la pensée, rejeter l'esprit de médisance, et comme l'ami Ducros, aimer la conciliation et la concorde.

M. Boyer parle de la simplicité et de la grandeur de cette cérémonie, du but qui nous a réunis au cimetière, des vertus sérieuses de M. Ducros, qui était un élu du Seigneur pour avoir *décoré son âme* à l'aide de belles actions; il associe, dans les mêmes sentiments de reconnaissance, la digne veuve et l'ami qui fut un lutteur véritable.

Mlle de Lasserre déclare que nous sommes de véritables égoïstes, car, celui que nous pleurons est dans l'erraticité, plus heureux que les assistants à cette cérémonie, les lutteurs de tous les jours contre l'imprévu, contre l'épreuve qui atteint surtout les bons; il est vrai, dit-elle, que nous pleurons avec la veuve. Elle parle de l'ami Ducros, l'homme travailleur, toujours souriant, qui narguait les ennuis et les peines, qui était charitable et tolérant.

M. P. G. Leymarie rappelle quelques détails touchants de l'existence de M. Ducros; il note sa gaieté intarissable, les réceptions qui lui étaient faites dans les familles de nos frères en croyance, pendant ses tournées de voyage, chez MM. Thomas, Pommiès, Tournier, Jaubert, Denis-Goulin, etc. Il regrette l'inclémence du ciel qui nous jette l'eau à foison, à l'aide d'un vent violent; mais, si le froid règne dans l'atmosphère, nos cœurs ont chaud, dit-il, et nos paroles vibrent en dépit du mauvais temps.

Mme Ducros lit une lettre de *M. J. Pommiès*, président honoraire du Cercle de la morale spirite, à Toulouse, et parent de M. Ducros, dans laquelle il remercie ses frères de Paris, pour leur témoignage de sympathie au cher disparu; dans cette lettre, M. J. Pommiès, donne l'extrait d'une communication qu'il a obtenue de l'esprit de son parent, et dont voici la substance : M. Ducros lui dit que des milliers de volumes ne suffiraient pas pour expliquer ce qu'il a vu, notre langue n'ayant pas d'équivalent pour le bien dire. L'esprit lui fait la narration de ce qu'il fait dans la

vie spirituelle, où l'on se cherche de par la loi des affinités, où les esprits supérieurs ont pour mission de faire avancer les esprits inférieurs, en leur faisant entrevoir la vérité au sujet des actes de la vie terrienne. La prière améliore les esprits souffrants, et ces derniers rendent aux vivants de la terre le bien qu'ils ont reçu d'eux, en modifiant leurs sentiments pour bien mériter de Dieu ; c'est un travail de longue haleine, qui s'effectue constamment. — L'ange gardien fait progresser son protégé et progresse lui-même, telle est la loi éternelle de réciprocité et de solidarité.

M. Camille Chaigneau, n'ayant pu assister à ce bout de l'an, avait envoyé le sonnet suivant :

A Madame Ducros, 26 octobre 1884 :

Depuis qu'il a rendu sa dépouille à la terre,
La terre a fait le tour de son divin soleil ;
Et nos cœurs, toujours pleins d'un sentiment pareil,
Se retrouvent au bord de cette fosse austère.

Plus de trois fois cent fois la veuve solitaire
A vu le jour plus triste émerger du sommeil ;
Et, malgré la science ou luit le grand réveil,
L'épouse pleure encore au seuil du bleu mystère.

Cœur de femme, ayez foi, mais épanchez vos pleurs ;
Car aux cils de vos yeux, comme aux lèvres des fleurs,
Un souffle passera pour boire la rosée ;

Et c'est lui qui viendra, pur comme l'air des bois,
Infuser à l'amour de notre âme brisée
Son âme de lutteur et son cœur de Gaulois.

Après la cérémonie, M^{me} Ducros a remercié affectueusement tous ses frères en croyance.

Monsieur et Madame Reboul nous annoncent la désincarnation de leur fils et beau-fils, *Monsieur Ange-Marie-Lucien Planté*, capitaine au 111^e régiment d'infanterie, tué au combat de Lang-Kep, Tonkin, le 8 octobre 1884. Un souvenir fraternel à ce brave cœur, à ce fils respectueux qui songeait sans cesse au bonheur des siens ; il avait 32 ans.

MADAME Vve LEFÈVRE, née *Henriette Legros*, s'est dégagée de la matière, à Troyes, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Cette S. E. C., humble dame, esprit avancé et profondément reli-

gieux, ne pouvait accepter les dogmes que lui imposait la foi sans contrôle; aussi, avait-elle trouvé sa véritable croyance dans le spiritisme, qui lui semblait être la vérité, et qui ne troublait pas sa raison. Le départ terrestre de son époux fut pour elle un coup terrible, mais notre philosophie put la rassurer, et ramener le calme dans son esprit si ferme, en lui rappelant que les vies successives, répondent à l'enseignement du doux Jésus de Nazareth. Elle s'intéressait à tout ce qui concernait nos doctrines, et pauvre, avait toujours son denier pour secourir ses frères de Troyes et ceux qu'elle ne connaissait même pas.

« Ne pleurez pas votre amie, nous disait-elle avant de mourir, je vais me rendre où se trouve le vrai bonheur; je vais revoir mon bien-aimé et nous penserons à vous. »

Elle était charitable et modeste, et se privait souvent de son nécessaire pour être secourable aux malheureux; elle passait les soirées du dimanche avec ses F. E. S. Les spirites de Troyes lui ont rendu les derniers devoirs; l'assistance était nombreuse.

M^{me} Lefèvre a vécu ignorée, elle est morte comme elle a vécu; la terre ne la dévorera pas tout entière, car sa vie sera prolongée en nous, et notre mémoire saura se faire l'écho du bon souvenir.

LUSSIEZ.

M. L.-G. Cauny a fait paraître chez Ghio, un volume contenant 108 sonnets intitulés SONNETS DÉCHAINÉS. Nous le recommandons vivement à nos lecteurs, et comme spécimen nous donnons celui qui a pour titre : AUTRE VIE.

C'était l'idée considérant l'idée.

BALLANÇHE.

Parfois on est frôlé du vent d'un autre monde,
Car, s'échappant du corps, l'esprit dans l'univers
D'un vol indépendant s'élève et vagabonde,
Positif et rêveur en traversant les airs.

Dans les cieux, inspiré par leur géométrie,
Il existe d'avance où la mort conduira
Sa course transmondaine au bord de la patrie
Qui dans l'immensité toujours s'agrandira.

Dans l'Océan astral, comme un brick sous ses voiles,
Quel bonheur de voguer au milieu des étoiles
Pour replonger plus tard dans l'ouragan humain,

D'entendre fermenter sa régénérescence
Qui germe en s'infiltrant dans la forme et l'essence,
Et d'avoir sous ses pas l'infini pour chemin !

M. Garrimond, le célèbre hautbois, a recueilli à (Aix Provence) l'inscription suivante sur la tombe de la famille Maillard :

Qu'est-ce que la vie ?
Un sourire entre deux larmes.
Qu'est-ce que la mort ?
Le passage à une autre vie.

Paris, le 22 octobre, Messieurs: Je vous remercie beaucoup de m'avoir donné l'adresse de M. Rouxel, car, aujourd'hui, je suis complètement guérie d'une obsession que j'avais depuis le 26 avril 1884.

Grâce à Dieu et aux bons Esprits, je suis en parfaite santé.

Recevez, Messieurs, ma sincère reconnaissance.

F. WISSELLE, 68, boulevard de l'Hôpital, Paris.

UN PRODIGE : Sous ce titre, les journaux nous donnent le récit qui suit, très remarquable, en ce qu'il vient corroborer nos croyances dans les vies antérieures et successives. Dernièrement, nous avons longuement parlé de *Jacques Inaudi*, le jeune Italien ignorant, qui ne savait pas lire, et pouvait résoudre instantanément des calculs prodigieux, agrémentés de racines carrées et cubiques, etc.

Voici le fait nommé *un prodige* :

Plus fort que Henri Mondeux, qui, lui, n'était pas aveugle.

Ce jeune phénomène est en ce moment au collège de Saint-Etienne — pas en France — mais à Delhi, dans l'Inde anglaise. Il est privé de la vue, mais sa mémoire est prodigieuse.

Chanda Singh (c'est ainsi que s'appelle ce jeune étudiant) ne sait ni lire ni écrire, mais il possède une mémoire si fidèle qu'il peut réciter mot à mot tous ses auteurs classiques anglais, persans, indous et faire des calculs d'arithmétique avec une rapidité remarquable. En quelques secondes il a fait mentalement des multiplications de plusieurs tranches de chiffres, qui demanderaient au moins trois minutes à un étudiant ordinaire. Au dernier examen, Chanda Singh a été questionné par ordre du directeur de l'instruction publique de Punjaub et a réussi à obtenir

la 27^e place sur plusieurs centaines de candidats. Le jeune aveugle subira prochainement son examen de candidature en droit.

BIBLIOGRAPHIE

LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME vient de paraître; c'est un in-18 jésus, sur beau papier, au prix de 3 fr. 50. La *Revue* a donné des extraits de ce volume, et des comptes rendus vont en être faits.

LE TREMPLIN LITTÉRAIRE. — Nous signalons à nos lecteurs l'apparition de ce nouveau journal, rédigé par un groupe de littérateurs de talent, qui est appelé à rendre de réels services au monde des lettres.

Jusqu'à ce jour une foule de poètes et de prosateurs s'étiolent et se découragent, faute d'une tribune pour produire leurs œuvres.

Le *Tremplin littéraire* a pour mission d'obvier à cet inconvénient. Dès son apparition, ce nouveau journal ouvrira deux concours par mois, l'un de prose, l'autre de poésie; les lauréats auront droit à l'insertion de l'œuvre couronnée. De plus, on publiera leur biographie et leur portrait.

Le journal étant assuré à l'avance d'un grand succès, les candidats pourront se produire et se faire apprécier par bon nombre de lecteurs. Nous affirmons que notre journal littéraire sera une publication bien complète, rédigée avec soin, et surtout admirablement renseignée sur toutes les questions qui font l'objet de son programme.

L. DE LASSERRE.

Le Gérant : H. JOLY.
